

La survie des hardes de caribous forestiers de Val-d'Or, de Charlevoix de même que la harde de caribous montagnards qui occupe les hauts plateaux du parc national de la Gaspésie est sérieusement compromise. Pourtant ces cervidés – des héritiers en ligne directe de réfugiés climatiques de la dernière ère glaciaire – ont maintes fois fait preuve d'une remarquable capacité à s'adapter et à survivre dans un monde hostile et en perpétuel changement. L'extinction de ces populations signifierait la regrettable disparition, à jamais, d'une manière singulière d'exister, de vivre et d'animer nos quelques arpents de neige; une infortune qui devrait revêtir une signification toute particulière pour nous, Québécois.

Bien que l'illustration de couverture et le titre de l'ouvrage du biologiste Michel Leboeuf puissent suggérer qu'il s'agisse d'un essai portant sur l'histoire du déclin puis de l'effondrement des populations de caribou forestier, la situation critique dans laquelle se trouvent les populations de caribous forestiers du Québec sert simplement à ouvrir une réflexion beaucoup plus large sur les raisons de l'échec des stratégies de protection des espèces vulnérables, menacées ou en voie de disparition.

Une des thèses centrales de cet essai est que depuis la parution, en 1859, de *L'origine des espèces* (l'œuvre phare du naturaliste et paléontologue anglais Charles Darwin), trop d'attention a été accordée par les écologistes et les biologistes à la compétition et aux autres interactions négatives entre les espèces, et ce, au détriment de l'entraide, de la coopération, du mutualisme et du commensalisme qui contribuent – au même titre que la concurrence, la lutte ou la prédation – à forger les écosystèmes. Pour Michel Leboeuf, la faute incombe en partie à Darwin en raison de son insistance à utiliser un vocabulaire antagoniste. L'essayiste jette néanmoins principalement le blâme sur les élites victorienne qui, obnubilées par les avancées scientifiques et techniques et n'ayant que le mot *progrès* à la bouche, ont adopté une interprétation aussi étroite qu'erronée des propos de Darwin. Des aphorismes tels que *might makes right* et *survival of the fittest* ont marqué durablement les esprits et contribueront à pousser éthologues et biologistes à trop s'attacher au concept d'espèce, négligeant par le fait même de s'intéresser à celui de communauté.

L'auteur invite par la suite le lecteur à « abandonner la vision dépassée d'organismes vivants isolés dans leur milieu » (p. 23) et à plutôt concevoir le vivant à partir de la notion d'*holobionte* – un mot obtenu par synthèse des vocables grecs anciens *hólos* (qui signifie *entier*) et *bios* (qui veut dire *vie*) – qui désigne une unité qui regroupe un hôte, qu'il soit animal ou végétal, et tous les micro-organismes qu'il héberge et, plus largement, toutes les autres espèces avec lesquelles l'hôte en question échange (la plupart du temps dans le cadre de relations mutuellement bénéfiques) des nutriments, des informations, de l'énergie dans son habitat.

Dans le dernier tiers de cet essai, l'auteur livre un vibrant plaidoyer pour la protection de superficies additionnelles de milieux naturels encore intacts. Michel Leboeuf, qui est également directeur général de la Fiducie de conservation des écosystèmes de Lanaudière, défend la thèse que si l'on veut ralentir le rythme actuel d'érosion de la biodiversité (et, incidemment, espérer sauver le caribou forestier), il faut impérativement faire de l'écosystème, et non plus de l'espèce, le point focal des actions de conservation des milieux naturels.